

Pourtant, les révolutionnaires juifs les plus fervents restèrent sereins face aux pogroms. S'estimant appartenir avant tout au genre humain et se sentant plutôt Russes que Juifs, ils étaient bien déterminés à poursuivre la lutte pour une Russie socialiste, malgré la nouvelle vague de répression. Lorsque la police secrète du Tsar, l'*Okbrana*, démantela leurs groupes à Moscou et à Saint-Pétersbourg, ils partirent vivre dans les provinces. Dans les années 1880, le Sud-Ouest de la Russie devint un foyer révolutionnaire qui produisit une foison d'ouvrages de littérature radicale. Au cours de la décennie suivante, Zeitel et Moishe – qui s'étaient mariés – vivaient dans la petite ville de Yedinitz, aux confins de l'Empire russe, de l'autre côté du fleuve Prout, frontière naturelle avec la Roumanie². Les révolutionnaires poursuivis par l'*Okbrana* pouvaient gagner Yedinitz, où, par les nuits sans lune, Zeitel et Moishe les aidaient à traverser furtivement le fleuve. Parfois, Zeitel passait seule et revenait avec de la littérature et des agitateurs exilés³.

Leur maison devint un pivot de l'activité socialiste intellectuelle et politique. De jeunes révolutionnaires venaient y chercher des conseils, un enseignement. Ils se réunissaient la nuit, à la lueur de bougies ou de lampes à pétrole, dans les bois, parfois même dans des cimetières, pour discuter des événements politiques et élaborer des stratégies. En 1902, Zeitel et Moishe rallièrent le Parti ouvrier socialiste-révolutionnaire de Russie, dernière incarnation du mouvement révolutionnaire populiste russe, imprégnée d'idées marxistes pour attirer les ouvriers de plus en plus nombreux dans les villes mais aussi la paysannerie. En 1905, les travailleurs lancèrent une série de grèves et de mutineries : la révolution contre l'absolutisme tsariste faisait ses premiers pas.

Pour soutenir le mouvement, Zeitel passait des armes à la frontière, les cachant dans des planques où des camarades pouvaient les récupérer et en faire bon usage.

Mais la révolution de 1905 fut écrasée, et peu de temps après, Moishe mourut d'un cancer de la vessie. Zeitel se retrouva seule avec leurs deux enfants, Rose (ou Rachel, née en 1894) et Dan (né un an plus tard⁴). Elle aurait voulu façonner sa progéniture à son image, en faire de disciplinés révolutionnaires prompts au sacrifice, mais hélas ! ni l'un ni l'autre n'avait hérité de son tempérament, de sa capacité à indéfiniment s'effacer pour une grande cause. Et un jour, son impétueuse Rose tenta de s'enfuir vers le camp tzigane voisin : Zeitel dut la ramener à la maison de force. Potelée et impulsive, Rose n'avait pas hérité des traits anguleux et durs de sa mère : Zeitel avait des yeux gris et austères ; ceux de Rose, marron, étaient brillants, rêveurs même.

Un jour de 1912 ou 1913, la police tsariste fit une descente chez eux. À l'été 1913, Zeitel rassembla sa famille et traversa le fleuve pour la dernière fois. Ils prirent vers le nord jusqu'aux Pays-Bas, où ils embarquèrent à bord du *Rotterdam* et firent la traversée jusqu'à New York⁵.

Dix ans plus tôt, le Congrès américain avait interdit l'immigration aux anarchistes. Zeitel aurait tout à fait pu être refoulée. Pourtant, avec ses deux grands enfants, elle réussit à passer. Après tout, passer les frontières, c'était sa spécialité.

Zeitel loua une chambre dans un immeuble minable à Lower East Side de Manhattan où habitaient d'autres juifs immigrés et elle trouva des travaux de couture pour elle et ses enfants. Le voisinage et le quartier tout entier, en pleine ébullition, vibraient sous les remous d'agitations ouvrières. Les réunions publiques se

multipliaient : les nouveaux venus ont peut-être entendu l'anarchiste Emma Goldman braver et invectiver la classe dirigeante et l'État, ou le socialiste Eugène V. Debs réclamer l'émancipation de la classe ouvrière.

Même dans ce milieu radical, Zeitel méprisait ce nouveau pays, ses rythmes effrénés et son matérialisme grossier. La culture et les mœurs russes étaient, croyait-elle, de loin supérieures à celles de ces rustres d'Américains, et sa tradition radicale infiniment plus avancée. Les surprenants événements de 1917 lui donnèrent raison. En février, des grèves et des manifestations à Petrograd (anciennement Saint-Pétersbourg) aboutirent à l'abdication du Tsar détesté et à la chute de la dynastie des Romanov. Un gouvernement provisoire prit le pouvoir, tandis que Petrograd était dirigée par un conseil ouvrier, un soviet. Puis en novembre, les bolcheviks, groupe de révolutionnaires marxistes zélés, prirent d'assaut le palais d'Hiver, renversèrent le gouvernement provisoire et proclamèrent l'État ouvrier. Dans le vieux pays, le socialisme était enfin à portée de main.

Zeitel et sa famille s'en réjouissaient, tout comme les radicaux du monde entier, socialistes ou anarchistes. Par solidarité, des partis communistes virent le jour dans de nombreux pays, y compris aux États-Unis. Les Kalusky n'ont pas adhéré au Parti communiste américain. Leurs racines révolutionnaires les poussèrent plutôt vers l'Union des travailleurs russes (Union of Russian Workers), une fédération anarchiste. Rose, à présent jeune modiste, adhéra aux IWW, les Industrial Workers of the World (Travailleurs industriels du monde) communément appelés Wobblies⁶.

C'est dans un camp d'été pour jeunes communistes qu'elle rencontra Nathan Bookchin, lui aussi Juif russe immigré, de

deux ans son cadet. Avec Nathan, elle pouvait parler russe ; ils pouvaient verser ensemble dans la nostalgie de leur pays et l'euphorie de sa révolution qui secouait le monde. Peut-être portait-elle une de ses blouses russes le jour où il l'a demandée en mariage et où elle a accepté. Sa dominatrice de mère n'aimait pas le jeune homme, mais malgré sa désapprobation – ou peut-être à cause d'elle – Rose et Nathan se marièrent.

Vers 1920, la famille déménagea vers le nord à l'air plus frais du Bronx, dont la nouvelle ligne de métro aérien, dans la Troisième Avenue, leur permettait d'aller travailler chaque jour au quartier aux vêtements de Manhattan. Les jeunes mariés s'installèrent dans un rez-de-chaussée au 1843 Crotona Avenue, dans le quartier d'East Tremont ; Zeitel et Dan prirent un appartement tout près. East Tremont était suffisamment russe pour qu'ils s'y plaisent : c'était un village ethnique juif qui baignait dans les traditions du Vieux Monde⁷. Il y régnait aussi une atmosphère radicale : les clubs d'ouvriers, les sections locales et les salles de réunions socialistes y étaient plus nombreux et plus influents que les synagogues. Les boutiques étaient familiales : le boucher kasher, le marchand de légumes, le fabricant de cigares et ainsi de suite.

Rose donna naissance à Murray, son seul enfant, le 14 janvier 1921⁸. Conformément à la tradition laïque de la famille, la Haskalah, ils n'allaient pas l'éduquer dans la tradition juive. Ils ne lui feraient pas faire sa bar-mitsva. Ils n'observeraient ni fêtes religieuses ni rituels. Ils ne feraient aucun effort non plus pour l'américaniser.

Au lieu de cela, ils l'élevèrent comme un petit Russe. Jusqu'à ses deux ans, Rose – qui résistait à l'apprentissage de l'anglais

et ne prendrait même jamais la citoyenneté américaine – ne lui parla que russe, lui chanta des chansons russes et, au grand embarras du petit, l’habilla à la russe. Dans ses premiers souvenirs, il y avait Rose dans sa blouse russe qui jouait Glinka au piano. Le soir, la famille allait au parc de Crotona écouter le Goldman’s brass band interpréter Rachmaninov.

Mais le ménage Bookchin-Kalusky battit de l’aile. L’antipathie de Zeitel pour son gendre avait tourné à la franche hostilité. Comme Murray me le dit plus tard, son aversion était fondée : Nathan battait Rose quand elle le contrariait et il battait aussi Murray. Finalement, quand Murray eut 5 ou 6 ans, Nathan abandonna sa famille⁹.

L’impulsive Rose, qui élevait son premier enfant, savait peu y faire en tant que mère. Même un enfant tranquille lui aurait posé problème, et ce fils à l’esprit vif était trop pour qu’elle l’élève seule. Zeitel n’a sans doute pas eu besoin d’être appelée deux fois à l’aide : elle déménagea avec son fils Dan dans l’appartement de Crotona Avenue.

Elle y accrocha au mur ses vieux portraits de Tchernychevski, de Herzen et de Tolstoï et rangea sur les étagères ses livres russes reliés de cuir. Elle était, paraît-il, “fragile du cœur”, mais ça ne l’empêchait pas d’astiquer et de ranger à fond l’appartement en pagaille. Elle se tenait toujours droite et digne derrière son pince-nez. Elle gardait cette volonté révolutionnaire de fer.

Lorsqu’elle s’aperçut de l’esprit vif et curieux de Murray, elle vit enfin là l’enfant à qui elle pourrait insuffler sa passion politique. Elle enseigna d’abord à son petit-fils ce qu’elle avait appris à l’école : toute religion n’est que superstition. Puis elle lui transmit la tradition révolutionnaire russe, en remontant à

Stenka Razine et Iemilian Pougatchev, ces brandons de révoltes cosaques, éblouissant son esprit avec les récits de leurs insurrections contre le despotisme aux XVII^e et XVIII^e siècles. Il connaissait et aimait leurs noms et leurs exploits avant même d'entendre parler de Robin des Bois. Elle lui apprit le populisme révolutionnaire et le *tchernyi peredel*, le partage noir. Elle lui raconta sa vie de révolutionnaire socialiste, les armes passées à la frontière et les rencontres secrètes à la faveur des nuits sombres.

Murray me disait : “Ma famille m’a éduqué dans la révolution.” La plus grande révolution de l’Histoire. Avec Zeitel, ils contemplaient des heures durant des livres d’images montrant des bolcheviks qui marchaient, discutaient ou prenaient la parole. Avant que le jeune Murray ne sache qui étaient Washington et Lincoln, il connaissait Lénine et les leaders révolutionnaires allemands Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht. Il admirait surtout l’impétueux Léon Trotsky, qui avait conçu la prise du pouvoir par les bolcheviks, levé l’Armée rouge, l’avait commandée à cheval depuis la ligne de front et conduite à de superbes victoires sur les forces réactionnaires des Blancs.

Murray vénérât sa grand-mère, qui était aussi stricte et sévère que chaleureuse et aimante avec lui. Ils partageaient la même chambre, lui dormant sur un lit à côté du sien. Une nuit d’août 1927, ils entendirent la terrible nouvelle lancée par les crieurs de journaux à travers Crotona Avenue : Sacco et Vanzetti avaient été exécutés. L’État du Massachusetts avait jugé et condamné les deux anarchistes italiens immigrés pour le meurtre d’un trésorier. Leur procès avait été d’une iniquité flagrante : le juge qui les avait condamnés à mort s’était vanté de se débarrasser de “ces salauds d’anarchistes¹⁰”. Ils avaient été exécutés.

En se précipitant dans la rue chercher un journal, Zeitel vit ses voisins qui pleuraient. Quand elle revint chez elle, elle brandit la une du journal devant les yeux de son petit-fils, comme pour marquer son esprit au fer rouge. Il y avait là un dessin des deux hommes sur des chaises électriques. Elle lui dit alors : “Voilà ce que le capitalisme fait aux hommes ! N’oublie jamais¹¹ !”

À cette époque, d’autres membres de la famille Kalusky avaient émigré à New York. Les week-ends, l’appartement accueillait souvent bon nombre de parents et tous buvaient le thé ensemble autour du samovar, le sirotant à la russe, dans des soucoupes, avec des cubes de sucre entre les dents. Ils jouaient des airs russes au piano ou à l’accordéon et chantaient des chants comme la vibrante *Varsoviennne* (“Ô frères, aux armes / Pour notre lutte / Pour la victoire de tous les travailleurs !”) ou les accords mélancoliques de *Stenka Razine*.

Ils parlaient de politique tout le temps : de la mort de Lénine en 1924 et de l’arrivée de Staline au gouvernail révolutionnaire. Sans doute furent-ils stupéfaits d’apprendre en 1927 que Staline avait condamné Trotsky à l’exil intérieur pour avoir trahi la révolution. Ils ont dû hocher la tête, incrédules : le commandant de l’Armée rouge... ? Vraiment ? Coupable de trahison ?

Mais tout émigrés russes qu’ils étaient, ils ne pouvaient empêcher Murray de devenir américain. Une fois qu’il avait franchi la porte de l’appartement, il quittait en douce les vêtements russes que sa mère lui faisait porter et enfilait sa culotte courte, enlevait le chapeau russe qu’il détestait et mettait sa casquette (en la tournant de côté pour le panache). Alors seulement il pouvait rejoindre ses amis pour jouer au *stickball* dans la pénombre de la Troisième Avenue du métro aérien ou s’inventer des aventures